

serment, mais s'il entre simplement dans le bureau puis en sort, on ne peut l'empêcher d'entrer de nouveau. Je me ferai un plaisir d'aller aux renseignements sur ce point.

M. MacINNIS: Ne confondons-nous pas deux choses, l'isoloir et le bureau de scrutin. Quand une personne est entrée dans l'isoloir, elle ne peut certainement voter de nouveau.

L'hon. M. McLARTY: Je m'en suis tenu simplement aux paroles de l'honorable député de Waterloo-Sud. Il devrait être question du bureau de scrutin.

L'hon. M. HANSON: Aucune limite n'est fixée quant au nombre de votants pour qui un électeur peut se porter garant; c'est-à-dire, aucune limite à la garantie en masse. Le ministre voit mon point; il pourrait y avoir un coup monté.

L'hon. M. McLARTY: La seule restriction à ce sujet se trouve dans l'article de la loi qui fixe des peines sévères pour quiconque se porte garant d'une personne qui n'a pas le droit de suffrage. En dehors de là, aucune limite n'est fixée quant au nombre de personnes pour lesquelles une autre peut se porter garant. La limite n'a trait qu'aux sanctions imposées à quiconque se porte garant illégalement.

D'autres questions ont été à l'étude devant le comité, mais j'ai traité, je crois, des plus importantes et je proposerais de renvoyer les autres au moment où nous étudierons le bill article par article.

M. POULIOT: Monsieur l'Orateur, comme je l'ai dit il y a un instant, j'ai l'intention maintenant de donner lecture d'une lettre très importante et très intéressante qu'un distingué citoyen canadien a envoyée au premier ministre de Grande-Bretagne. M. Churchill l'a reçue ce matin; elle a été envoyée par "Ferry command". La lettre est datée de Montréal, le 26 février 1942. En voici le texte:

Montréal, 25 février 1942.

Monsieur le Premier Ministre,

Un citoyen du Commonwealth, si modeste soit-il, si inconnu soit-il du premier ministre d'Angleterre, a toujours le droit de lui écrire, pour lui dire ses réflexions, et lui faire connaître sa pensée. Il y a des moments, rares certes, où l'exercice de ce droit devient un devoir. Je pense, que, pour moi, ce temps est aujourd'hui venu.

Winston Churchill, celui qui vous écrit est un Canadien de langue française, loyal sujet du Roi du Canada, fidèle à la culture française, dévoué à l'union franco-britannique au Canada; souhaitant de toutes ses forces un effort de guerre total; il pense que l'avenir du monde est lié à la Victoire des nations coalisées pour la défense des institutions libres.

Il est un de vos admirateurs. Vous êtes le héros symbolique de cette guerre. Porté au pouvoir par un passé de combat contre les tra-

hisons de l'apaisement, vous avez à une heure de tragique responsabilité incarné l'esprit de résistance de l'Angleterre, l'esprit de sacrifice du Commonwealth; l'esprit de combat sans merci contre les forces criminelles du mal; l'esprit de la Victoire. Cet esprit, vous l'avez insufflé à toute la coalition. Après l'abandon de la Tchéco-Slovaquie, stupide et déshonorant; après la destruction de la Pologne; après le désastre de l'expédition de Norvège; après la défaite de la Hollande et de la Belgique; après la défaite de l'armée française et la capitulation de Bordeaux, l'Angleterre s'est trouvée seule, avec son Commonwealth, devant le monstre nazi. L'attitude de la Russie était incertaine et ambiguë; les Etats-Unis, loin dans l'espace et distants par la pensée, désarmés, comme un peuple dévoué aux œuvres de paix, se croyant protégés par les deux océans qui baignent ses côtes. Dans cette situation, désespérée, vous n'avez pas désespéré. Vous avez fait passer sur les foules accablées, un souffle de courage et d'espoir. Animée par vous, l'Angleterre a fait face avec un esprit de sacrifice total, aux responsabilités écrasantes que lui imposait un sens du devoir intrinsèque, et qu'elle prenait seule avec le Commonwealth; et qui engageaient toute son existence, et celle de l'empire. Et parce que vous avez exprimé avec une magnifique puissance verbale, avec une résolution sans défaut, la volonté profonde de l'Angleterre de périr plutôt que de se soumettre, vous avez réalisé cette première condition de la Victoire: la volonté de victoire; la confiance dans la victoire. Et parce que le monde vous doit cela, la reconnaissance de l'histoire vous est acquise.

Aujourd'hui, une tâche nouvelle, plus rude, plus difficile, et qui demande d'autres vertus, vous attend. La victoire ne fleurira vos étendards, que si vous vous attachez à accomplir exactement cette tâche, avec la tenacité qui marque votre personnalité et votre masque. Vous avez coalisé la conscience et la volonté universelles autour du combat pour la liberté; il y fallait du cœur et de l'éloquence; vous aviez l'un et l'autre, vous avez réussi; aujourd'hui, il faut vaincre.

Aujourd'hui, il faut vaincre. . . Il n'est plus question d'éloquence.

C'est maintenant question de vigilance technique de tous les instants; d'intelligence dans l'imagination; de ferocité dans la critique; d'ardeur dans la construction; d'animation passionnée des services, certes dévoués à la victoire; mais pour certains, en vérité pour tous, à des degrés divers, bureaucratisés dans une redoutable ankylose. . . Le devoir des chefs politiques est certes souvent de couvrir leurs services, s'ils sont dignes de la confiance de la Patrie, et s'ils sont contraints de subir dans le silence, des attaques injustes. Mais, le devoir des chefs politiques, est, avant tout, de les contrôler, de les critiquer, de les animer, de les brutaliser; de briser les routines accumulées; d'éliminer l'incapacité et la paralysie; de créer dans les services civils et militaires un milieu accueillant à l'esprit, à l'imagination, à l'action de la pensée, à l'action réalisatrice et constructive, de toute catégorie. . . Pas de confiance systématique; une défiance systématique, de méthode, est nécessaire. Ne croyez pas que les services se réformeront eux-mêmes, par des mécanismes internes; tout organisme biologique, ou social, tend par une pressante loi naturelle à persister dans sa forme et dans son être; il ne peut être transformé que de l'extérieur. On ne change pas la nature des hommes; on change d'hommes. Ne croyez pas, Winston Churchill, que je sois à un degré quelconque systématiquement pessi-